

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

LE METTEUR EN SCÈNE DE MARIAGES

Marco Bellocchio

Né le 9 novembre 1939 à Piacenza (Italie). Marco Bellocchio quitte l'Université pour intégrer l'Académie d'Art dramatique de Milan avant de passer par le Centre expérimental de Cinéma de Rome et la Slade School des Beaux-Arts de Londres.

Après quelques courts métrages il réalise son premier long en 1965 :

Les Poings dans les poches

remarqué par la critique.

Rompant avec le néoréalisme, le cinéaste crée des œuvres baroques et engagées

qui passent au vitriol les piliers

de la société italienne : religion

(*Au nom du père*, 1971), famille

(*Le Saut dans le vide*, 1979), et armée

(*La Marche triomphale*, 1976).

Il fait preuve d'une grande fidélité

envers ses collaborateurs notamment

des acteurs comme Lou Castel, qu'il a découvert,

ou Michel Piccoli et Anouk Aimée, tous deux

prix d'interprétation à Cannes en 1980

pour *Le Saut dans le vide*.

Ses films subversifs sont entourés d'un parfum

de scandale à l'image du *Diable au corps*

qui a mis en émoi les festivaliers à Cannes

à cause d'une scène de fellation.

Marco Bellocchio adopte une approche

plus psychanalytique et moins provocatrice

de ses personnages à partir des années 80

avec *Les Yeux, la bouche*

et *Henri IV, le roi fou* (1984).

Il s'inspire aussi plus fréquemment d'œuvres

littéraires comme pour *La Nourrice*, adapté

d'un conte de Luigi Pirandello, et sélectionné

au Festival de Cannes. Mais, à 60 ans, Bellocchio,

continue de créer la polémique en Italie.

En 2002, il suscite l'ire du Vatican avec un

nouveau film sur l'Église catholique,

Le Sourire de ma mère

avec Sergio Castellitto, également présenté

sur la Croisette, et, deux ans plus tard,

en revenant sur l'assassinat d'Aldo Moro dans

Buongiorno, notte, présenté à Venise,

Bellocchio crée une nouvelle controverse

dans un pays encore marqué

par les «années de plomb».

2006 (sortie France : 22 août 2007) - Italie/France - couleur - 1h40 - VO

film de **Marco Bellocchio** (réalisation et scénario)

image : **Pasquale Mari** - montage : **Francesca Calvelli** - première assistante réalisatrice : **Barbara Daniele** - décors : **Marco Dentici** - costumes :

Sergio Ballo - musique : **Riccardo Giagni** et **Mariangela Melato** - son : **Gaetano Carito** - effets spéciaux : **Franco Galiano** - maquillage :

Simona Castaldi - casting : **Barbara Daniele** - production : **Filmalbatros, Rai Cinema, Dania Film** et **Surf Film** - producteurs : **Marco**

Bellocchio, Luciano Martino, Massimo Vigliar et **Sergio Pelone** - distributeur : **Films Sans Frontières**.

avec : **Sergio Castellitto** (Franco Elica), **Donatella Finocchiaro** (Bonn Gravina), **Sami Frey** (le prince Ferdinando Gravina di Palagonia), **Gianni**

Cavina (Smamma), **Maurizio Donadoni** (Micetti), **Bruno Cariello** (Enzo Baiocco, le metteur en scène de mariages), **Simona Nobili** (Maddalena),

Claudia Zanella (Chiara Elica), **Silvia Ajelli** (Gioia Rottofreno), **Corinne Castelli** (Sara), **Carmelo Galati** (Luigi), **Giacomo Guernieri** (Sposo).

COURT MÉTRAGE (DU 10 AU 16 OCTOBRE) : **FÉLICITATIONS**

2002 - France - couleur - 6'

film de **Matthieu Rozé** (réalisation et scénario) - image : **Henri Habans** - montage : **Nadia Ben Rachid** - décors : **Sabrine Chartier** - son : **Yann Le Mapihan**

- production : **Link's Productions, K'ien Productions**

avec : **Jean-Claude Dauphin, Raphaeline Goupilleau, Sophie Guillemin**

Un couple peu sympathique, Françoise et Jean-Paul, est à la recherche d'un cadeau de mariage pour leur nièce...

Matthieu Rozé a commencé sa carrière devant les caméras, il a joué dans une quinzaine de téléfilms et cinq longs métrages, dont *Cinq jours en juin* de Michel Legrand (1989) ainsi que *La Neige et le feu* de Claude Pinoteau (1991). *Félicitations* est servi par un trio d'acteurs qui nous est familier puisqu'on a pu voir Raphaeline Goupilleau dans *J'embrasse pas d'André Téchiné* (1991), Sophie Guillemin dans *Harry, un ami qui vous veut du bien* de Dominik Moll (2000) et Jean-Claude Dauphin, très présent sur le petit écran (*La Crim', Avocats & associés, P.J...*) et au cinéma (prochainement *Le Deuxième Souffle* d'Aain Corneau). *Félicitations* est le premier court métrage de Matthieu Rozé. Ce film repose sur une idée (quel cadeau offrir pour un mariage ?) et une direction d'acteurs des plus justes qui rendent ce film à chute particulièrement savoureux. **RADI**

PROPOS DU RÉALISATEUR

Pour moi, un film naît d'une image.

Le Metteur en scène de mariages est né d'une image prise au hasard, d'un couple de jeunes mariés filmé par un metteur en scène de mariages sur la plage de Scilla en Calabre. Ce qui m'a frappé alors que je les observais depuis mon siège (tout comme le protagoniste du film), c'est l'obéissance dont faisaient preuve les deux jeunes gens. Tout comme des acteurs professionnels, ils faisaient ce que le metteur en scène leur demandait. Ces deux jeunes avaient toute la vie devant eux pour faire ce que bon leur semble. Mais, pour eux, la vie semblait déjà écrite d'avance, comme si leur « oui » conjoint signifiait une réédition sans condition, comme s'ils adhéraient par le mariage au monde soumis et rationnel de leurs ancêtres.

Du coup, lorsque je me suis attelé au scénario, j'ai imaginé un personnage, le metteur en scène, Franco Elica qui, se trouvant dans la situation de filmer une noce, décide de « saboter » la cérémonie. Il s'agit pour lui d'un geste politique, motivé non pas tant par militantisme que par passion soudaine pour la future mariée Bona Gravina, princesse de Palagonia.

Cette passion pousse Elica, à l'instar de Thésée dans le labyrinthe, à sauver Bona, et le protège des nombreux pièges mortels tendus devant lui. Mais parce qu'il n'est pas un authentique héros, sa trajectoire est souvent semée d'embûches, comme s'il avait peur de gagner, de conquérir la femme aimée et d'être heureux à ses côtés. Alors qu'il est tout près de remporter la bataille, il prend le risque de tout perdre, comme s'il se créait des problèmes délibérément.

Le film est traversé par des soubresauts d'énergie et de vigueur, ponctuées d'absences et d'instant de lâcheté et de renoncement — au moment où Elica est sur le point de gagner. C'est un va et vient constant entre un bonheur total et son contraire, entre un sentiment d'extase absolue et d'angoisse tétanisante. Cela fait écho à l'acte sexuel même qui tend naturellement vers l'orgasme et conjointement, vers une perte de conscience. Mais, dans le même temps ce bonheur est menacé en permanence par la peur bien connue de perdre le contrôle de soi et sa conscience même.

C'est peu être là le véritable point de départ du film. En s'achevant sur la conquête ultime d'une femme, première vraie conquête pour Franco Elica, le film se clôt sur une lueur d'optimisme.

La dernière œuvre de Marco Bellocchio confirme la veine fantastique initiée par *Le Sourire de ma mère*. Traditionnellement, chez le cinéaste italien, l'accent est mis sur le contraste entre les choix individuels et les institutions religieuses et sociales, sur l'affrontement psychanalytique entre codes et tabous (mis en évidence par la citation presque littérale de la scène du campanile de *Vertigo*). Le film développe subtilement le principe du miroir, entre les deux filles-épouses bien sûr (n'ayant pu empêcher le mariage de sa fille Elica tente de mettre fin à celui de Bona) mais aussi entre les deux personnages masculins, tous deux en crise, puis en révolte. Sergio Castellito et Sami Frey servent admirablement cette fable burlesque, qui confirme l'influence de Bunuel sur Bellocchio. Ainsi, la prédominance qu'acquiert peu à peu le principe anarchique dans la composition se manifeste par une liberté plus évidente vis-à-vis des contraintes du scénario et de la compréhension de l'histoire, au risque de déstabiliser le spectateur en quête de repères. Mais, pour peu que l'on accepte de ne pas tout comprendre, on plonge avec délice dans cet univers fortement teinté de symbolisme, de surréalisme et surtout de baroque : les décors bien sûr, le thème de la dictature des morts, et plus généralement la construction du récit, qui accole sans complexe un univers résolument moderne à des images des années 30, sur une bande sonore où l'opéra côtoie l'electro. Le résultat peut paraître déconcertant, mais on ne peut reprocher au «bel œil» italien de manquer d'inspiration.

M.Q. - Fiches du Cinéma

La conquête d'Elica se déroule dans une Sicile imaginaire, sans doute choisie pour le bleu inoubliable de la mer ou pour son atmosphère mythologique et ancestrale. Cependant, même si le film est parcouru d'images tournées en extérieurs, de nuit ou sous le soleil, et de paysages sans limites, j'ai le sentiment que la mise en scène part de l'intérieur et que l'atmosphère du film est d'une étrangeté onirique traversée de lumière naturelle, et donc d'espoir.

Marco Bellocchio

Réputé provocateur, Marco Bellocchio signe, avec le *Metteur en scène de mariages*, un film sage et amusant, tableau d'une Sicile intemporelle sur fond bleu azuré. Le réalisateur de *Au nom du père* (1971), du *Saut dans le vide* (1980), ou du *Sourire de ma mère* (2002), s'inspire ici de l'un des plus grands romans de la littérature italienne du XIX^e siècle. *Les Fiancés*, d'Alessandro Manzoni (1785-1873), furent souvent comparés au *Don Quichotte* de Cervantès. On s'y imprègne de l'amour de deux jeunes paysans amoureux l'un l'autre dont le mariage est compromis par la puissance d'un riche seigneur de Lombardie. Dans le film, conte de fées et cependant contemporain, l'envoûtant et brumeux Sergio Castellito incarne un metteur en scène, un peu égaré dans la vie après avoir marié sa fille. Accusé de harcèlement sexuel sur les jeunes femmes qu'il met en scène dans ses versions des *Fiancés*, Franco se retire dans un petit village de Sicile. Le prince Di Palagonia, un notable ruiné mais toujours objet de respect et de considération par ses concitoyens, lui propose de filmer le mariage de sa fille, la ravissante Bona. Sans surprise, Franco tombe amoureux de la jeune promise et s'évertue dès lors à arracher la princesse au sort d'un mariage arrangé qui la soumet malgré elle à une vie sans horizon.

Le récit qui décrit la conquête ultime d'une très belle femme, s'emploie principalement à décrire les comportements convulsifs des personnages possédés par de forts sentiments amoureux. Par cette injection de psychologie à haute dose, Marco Bellocchio réactualise le roman d'Alessandro Manzoni, dont il a conservé cependant le style littéraire, riche en circonvolutions descriptives des caractères.

Marco Bellocchio nous nourrit également de sa propre réflexion sur la réalisation et le fameux regard «subjectif». En dépeignant la vie d'un réalisateur d'un film de mariages, il esquisse une méditation sur le cinéma et surtout l'art de la mise en scène. Pour rendre encore plus évidente la mise en abyme, Marco Bellocchio intercale de brefs passages de films expressionnistes des années 30, qui intensifient avec habileté la tension dramatique liée aux événements. Sergio Castellito incarne parfaitement ce père italien désorienté dans la vie comme dans ses propres sentiments, tout comme Sami Frey dont le charme forcément ténébreux convient parfaitement à son rôle de vieux père et notable ruiné. La belle Bona est jouée par la radieuse Donatella Finocchiaro. Petite broderie à l'italienne, *le Metteur en scène de mariages* plonge dans l'atmosphère pesante et envoûtante des ombres froides et mystérieuses des villas palladiennes de Vénétie, vestiges dorés et hantées d'une grandeur évanouie.

Émilie Arlet - Libération

Le Metteur en scène de mariages est un film dissonant, aussi bien par son style et sa forme que par sa situation dans l'œuvre de Bellocchio. S'il entretient avec ce nouveau long métrage les préoccupations et les thèmes de ses précédents films, et plus particulièrement *Le Sourire de ma mère* — dans les deux cas Sergio Castellito y interprète un artiste à la recherche de sa place dans une vaste mascarade sociale —, Bellocchio semble s'éloigner des grands sujets politiques fréquents dans sa filmographie. Le ton adopté, par sa dimension farcesque, satirique et parfois grotesque, semble amorcer un rapprochement du cinéma de Bellocchio avec la fameuse tradition de la comédie italienne, et sa galerie de personnages et de situations caricaturales. Or Bellocchio est loin de partager les préceptes moraux et esthétiques des grands ténors de la comédie italienne et ne souhaite pas réanimer ce courant désormais moribond. Il s'agit pour lui de rester fidèle à des idées qu'il met en scène depuis plusieurs films (notamment la question de la représentation et de l'interprétation du monde par l'art et la culture) tout en se permettant une certaine licence, des folies qui sont celles des cinéastes en pleine possession de leurs moyens.

La rigueur de la démonstration de Bellocchio et la complexe subtilité de la mise en abyme organisée par le cinéaste autour du roman de Manzoni sont sans cesse dynamitées par des gags et des intrigues annexes (le vieux réalisateur aigri se fait passer pour mort afin de récolter enfin plusieurs nominations aux "César" italiens). La construction du film, qui s'autorise de discrètes incartades oniriques, brouille les pistes ou accueille le plus naturellement du monde les anomalies les plus saugrenues (une course en sac dans un couloir, une caméra miniature dissimulée dans la doublure d'une veste), n'est pas sans évoquer le surréalisme ludique de Buñuel. Bellocchio n'est plus le jeune intellectuel enragé qui exterminait une famille entière dès son premier film, *Les Poings dans les poches*, et pilonnait l'armée, l'école ou l'Église dans des films-brûlots. Mais la saine colère du cinéaste à l'encontre des grandes structures aliénantes est toujours là, et s'exprime désormais par l'humour, la poésie, et surtout un formidable désir, moteur véritable de la révolte dionysiaque du héros de Bellocchio — personnage éteint soudain rallumé par la beauté et l'ardeur de la jeune princesse et qui va peu à peu retrouver la jouissance dans l'amour, et vice versa. On a entendu dire que l'Italie avait cessé de penser le jour de la mort de Pasolini, et ce n'est pas tout à fait vrai : un cinéaste comme Bellocchio est encore là pour empêcher de filmer en rond, pour extirper d'un pays en crise des histoires morales et vivantes plutôt que des sujets de lamentations.

Olivier Père - Les Inrockuptibles - avril 2007